

Comme autrefois Cecil de Mille, Pabst excelle à suggérer, c'est le propre des grands metteurs en scène.

Cecil de Mille, dans *Forfaiture*, n'avait besoin que d'un angle de salon, de deux hommes en frac, de deux verres d'orangeade et d'un pan de robe pailletée qui passait: nous étions au bal, et dans un monde élégant.

Le drame, avant Pabst, ce n'est pas la fusillade, ni les corps-à-corps meurtriers (bien réglés, un peu trop proches du spectateur, parfois), c'est l'empreinte fourchue d'un pied de méhari, la trace vague d'un pas humain chancelant...

Nous applaudissons aussi un autre paysage, chargé de mystère, le visage de Brigitte Helm. Toutes les foules sont un peu timides devant la beauté qui refuse d'être condescendante. Modifiée par une coiffure engluée, polie par la plus véridique jeunesse et par un savant maquillage, immobile sous la volonté de Pabst, la nouvelle Antinéa ne suscite ni le sourire, ni peut-être le désir vif et allègre qui salue, au cinéma, tant d'héroïnes. La lumière saharienne, tournant sur son cou, sur sa suave joue, sur son front de bête divine, engendre en nous une rêverie respectueuse qui remonte vers les plus belles œuvres antiques, y mêle l'image des fûts de palmiers, des collines éphémères, amassées et dissoutes par le simoun, des espaces illimités –paysages, paysages,– sur cette face encore éclaté l'amour de Pabst pour les paysages...

Touchons-nous à la fin de la séquestration qu'impose au film le «parlant»? Il y a eu aux *Miracles*, hier soir, des minutes d'images sans paroles et sans musique, des minutes délivrées. Lâché à travers le vide harmonieux et nous traînant à sa suite, Pabst nous convainquait aisément que le cinéma d'aujourd'hui s'enchaîne, s'ennoblit en expulsant parfois la présence de l'homme, le rythme humain

court et précipité, son influence encombrante et souvent mièvre. De bon ou de mauvais gré, nous sommes désormais des possédés du cinéma. Ses richesses, sa profonde pauvreté aussi, nous sont connues.

Qu'elles permettent au moins à la médiocre vie citadine d'y puiser ce qui triomphait hier dans *l'Atlantide*: la fantaisie, presque sans bornes, du blanc jouant avec le noir, les drames de l'air et du sable, un emploi sévèrement mesuré des voix et des musiques, et surtout le pur, le généreux silence.

Pierre Blanchar –sauf une sorte d'abattement slave ça et là– joue Saint-Avit en grand artiste simple. Jean Angelo mérite le même éloge. C'est nous punir que nous donner si peu de Florelle! La petite tzigane Tela-Tchaï débute bien. Naturellement, toute la figuration indigène est parfaite, et je voudrais acheter le guépard.

COLETTE, «Un film de G.W. Pabst: «L'ATLANTIDE», *L'intransigeant*, 11 juin 1932, p.6.

Fiche proposée par Jeanne Richard

Dieux et héros

L'Atlantide

Georg Wilhelm Pabst



Lundi 27 février 2017 à 20h | Auditorium Ardit

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: France, 1932, NB, DVD, 94', vo (fr)

Interprétation: Brigitte Helm, Jean Angelo, Pierre Blanchar

A la recherche de l'Atlantide, qu'ils pensent découvrir en plein désert, deux officiers tombent dans une embuscade. Le lieutenant de Saint-Avit se réveille captif dans une mystérieuse ville et s'éprend de la princesse Antinéa.

Pabst adapte le roman de Pierre Benoît, qui fit renaître l'intérêt pour le mythe de l'Atlantide en 1919. Tourné en trois versions (allemande, française et anglaise), le film s'approprie l'imagerie fantastique du continent perdu et livre un film d'aventure intimiste et singulier.

***L'Atlantide* selon Colette**

Le 10 juin 1932, *L'Atlantide* de Pabst est projeté au cinéma *Les Miracles* de Paris en exclusivité. Le lendemain, Colette en fait la critique dans le quotidien *L'intransigeant*. L'article témoigne de l'engouement pour le film à sa sortie.

Drapé de vent, de nuages, berçé sur les vagues du désert, libre, redevenu mystérieux, est-ce lui le film muet, qui nous revient? Je ne crois pas que le texte de *l'Atlantide* dépasse cinquante lignes. Le rôle d'Antinéa, qui tient en vingt mots, pouvait se réduire à quatre: «Je t'aime. Tue Morhange.» Quatre

mots superflus, accompagnés qu'ils sont, sur l'écran, par le sourire bouddhique, par la bestiale injonction d'un visage incomparable. Pabst, l'homme enivré d'images significatives, a-t-il songé à supprimer complètement le texte? Je suis tentée de le croire. Pourtant, il laisse parler –peu– le lieutenant de Saint-Avit, il favorise la loquacité de l'hetman de Jitomir... Mais il ne va pas jusqu'à tolérer qu'ils nous racontent leur propre roman, notre *Atlantide* familiale. On reprochera à son scénario ce dédain de l'explication, cette interprétation elliptique d'un livre célèbre. «Tout le monde a lu *l'Atlantide*», disons-nous. Pabst va plus loin et affirme: «Le monde entier a lu le roman de Pierre Benoît.»

Aussi l'image, dès le début, coupe-t-elle la parole, avec une impertinence quasi symbolique, au lieutenant de Saint-Avit, et Pabst s'empare du désert. Le désert et Pabst sont faits l'un pour l'autre, la qualité cristalline des photographies, le choix des sites et des heures le disent assez. Quel «documentaire» que le trajet des deux officiers vers le Hoggar! Le premier public des *Miracles* ne s'y est pas trompé. Il applaudissait hier soir ce qu'on applaudira tous les soirs: les longs sables pâles sous un ciel nocturne, l'ourlet d'argent qui cerne, à contre-jour, le bloc balancé des méharistes –un groupe de burnous blancs, distinct pourtant du sol blanc et d'un mur blanc –bref, tout ce qui se peut appeler art et suggestion.

Prochain film du Ciné-club:

Orphée, Jean Cocteau, 1950

6 mars à 20h, Auditorium Ardit

Comme autrefois Cecil de Mille, Pabst excelle à suggérer, c'est le propre des grands metteurs en scène.

Cecil de Mille, dans *Forfaiture*, n'avait besoin que d'un angle de salon, de deux hommes en frac, de deux verres d'orangeade et d'un pan de robe pailletée qui passait: nous étions au bal, et dans un monde élégant.

Le drame, avant Pabst, ce n'est pas la fusillade, ni les corps-à-corps meurtriers (bien réglés, un peu trop proches du spectateur, parfois), c'est l'empreinte fourchue d'un pied de méhari, la trace vague d'un pas humain chancelant...

Nous applaudissons aussi un autre paysage, chargé de mystère, le visage de Brigitte Helm. Toutes les foules sont un peu timides devant la beauté qui refuse d'être condescendante. Modifiée par une coiffure engluée, polie par la plus véridique jeunesse et par un savant maquillage, immobile sous la volonté de Pabst, la nouvelle Antinéa ne suscite ni le sourire, ni peut-être le désir vif et allègre qui salue, au cinéma, tant d'héroïnes. La lumière saharienne, tournant sur son cou, sur sa suave joue, sur son front de bête divine, engendre en nous une rêverie respectueuse qui remonte vers les plus belles œuvres antiques, y mêle l'image des fûts de palmiers, des collines éphémères, amassées et dissoutes par le simoun, des espaces illimités –paysages, paysages,– sur cette face encore éclaté l'amour de Pabst pour les paysages...

Touchons-nous à la fin de la séquestration qu'impose au film le «parlant»? Il y a eu aux *Miracles*, hier soir, des minutes d'images sans paroles et sans musique, des minutes délivrées. Lâché à travers le vide harmonieux et nous traînant à sa suite, Pabst nous convainquait aisément que le cinéma d'aujourd'hui s'enchaîne, s'ennoblit en expulsant parfois la présence de l'homme, le rythme humain

court et précipité, son influence encombrante et souvent mièvre. De bon ou de mauvais gré, nous sommes désormais des possédés du cinéma. Ses richesses, sa profonde pauvreté aussi, nous sont connues.

Qu'elles permettent au moins à la médiocre vie citadine d'y puiser ce qui triomphait hier dans *l'Atlantide*: la fantaisie, presque sans bornes, du blanc jouant avec le noir, les drames de l'air et du sable, un emploi sévèrement mesuré des voix et des musiques, et surtout le pur, le généreux silence.

Pierre Blanchar –sauf une sorte d'abattement slave ça et là– joue Saint-Avit en grand artiste simple. Jean Angelo mérite le même éloge. C'est nous punir que nous donner si peu de Florelle! La petite tzigane Tela-Tchaï débute bien. Naturellement, toute la figuration indigène est parfaite, et je voudrais acheter le guépard.

COLETTE, «Un film de G.W. Pabst: «L'ATLANTIDE», *L'intransigeant*, 11 juin 1932, p.6.

Fiche proposée par Jeanne Richard

Dieux et héros

L'Atlantide

Georg Wilhelm Pabst



Lundi 27 février 2017 à 20h | Auditorium Ardit

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: France, 1932, NB, DVD, 94', vo (fr)

Interprétation: Brigitte Helm, Jean Angelo, Pierre Blanchar

A la recherche de l'Atlantide, qu'ils pensent découvrir en plein désert, deux officiers tombent dans une embuscade. Le lieutenant de Saint-Avit se réveille captif dans une mystérieuse ville et s'éprend de la princesse Antinéa.

Pabst adapte le roman de Pierre Benoît, qui fit renaître l'intérêt pour le mythe de l'Atlantide en 1919. Tourné en trois versions (allemande, française et anglaise), le film s'approprie l'imagerie fantastique du continent perdu et livre un film d'aventure intimiste et singulier.

***L'Atlantide* selon Colette**

Le 10 juin 1932, *L'Atlantide* de Pabst est projeté au cinéma *Les Miracles* de Paris en exclusivité. Le lendemain, Colette en fait la critique dans le quotidien *L'intransigeant*. L'article témoigne de l'engouement pour le film à sa sortie.

Drapé de vent, de nuages, berçé sur les vagues du désert, libre, redevenu mystérieux, est-ce lui le film muet, qui nous revient? Je ne crois pas que le texte de *l'Atlantide* dépasse cinquante lignes. Le rôle d'Antinéa, qui tient en vingt mots, pouvait se réduire à quatre: «Je t'aime. Tue Morhange.» Quatre

mots superflus, accompagnés qu'ils sont, sur l'écran, par le sourire bouddhique, par la bestiale injonction d'un visage incomparable. Pabst, l'homme enivré d'images significatives, a-t-il songé à supprimer complètement le texte? Je suis tentée de le croire. Pourtant, il laisse parler –peu– le lieutenant de Saint-Avit, il favorise la loquacité de l'hetman de Jitomir... Mais il ne va pas jusqu'à tolérer qu'ils nous racontent leur propre roman, notre *Atlantide* familiale. On reprochera à son scénario ce dédain de l'explication, cette interprétation elliptique d'un livre célèbre. «Tout le monde a lu *l'Atlantide*», disons-nous. Pabst va plus loin et affirme: «Le monde entier a lu le roman de Pierre Benoît.»

Aussi l'image, dès le début, coupe-t-elle la parole, avec une impertinence quasi symbolique, au lieutenant de Saint-Avit, et Pabst s'empare du désert. Le désert et Pabst sont faits l'un pour l'autre, la qualité cristalline des photographies, le choix des sites et des heures le disent assez. Quel «documentaire» que le trajet des deux officiers vers le Hoggar! Le premier public des *Miracles* ne s'y est pas trompé. Il applaudissait hier soir ce qu'on applaudira tous les soirs: les longs sables pâles sous un ciel nocturne, l'ourlet d'argent qui cerne, à contre-jour, le bloc balancé des méharistes –un groupe de burnous blancs, distinct pourtant du sol blanc et d'un mur blanc –bref, tout ce qui se peut appeler art et suggestion.

Prochain film du Ciné-club:

Orphée, Jean Cocteau, 1950

6 mars à 20h, Auditorium Ardit